

Interview de Catherine Roux ([2] Bande B)

C.R. :

..... donner des renseignements sur (Enghien ??). Ce n'est pas possible, ce n'est pas pensable. Le feriez-vous ? Ils n'ont pas répondu et ils m'ont battue et je suis tombée évanouie sur le sol, avec la couverture de Maman Odile, naturellement, qui s'est ouverte. Et puis, je ne sais (combien, on a mijoté de l'eau ??) et quelqu'un me parlait : "Oh, Catherine je suis désolé." Je me demandais où je m'éveillais. "Je n'ai pas pu arriver plus tôt mais votre affaire m'intéresse beaucoup." Et j'ai ouvert les yeux et un homme m'a aidée à me relever. Il avait un casque de motocycliste. Il m'a dit : "C'est moi, dorénavant, qui m'occuperai de vous et priez Dieu que ce soit moi. Vous êtes très fatiguée. Je vais vous laisser jusqu'à mardi, le temps de vous remettre, et mardi, nous parlerons." Et il est parti. Alors, (Mahler ??) m'a remontée à l'étage où mes camarades m'attendaient et avaient laissé la lumière, je suis entrée, il l'a laissée quelques secondes pour que Maman Odile récupère son plaid et je n'ai rien dit, d'ailleurs, parce que nous étions cinq et sur les cinq ... Maman Odile m'avait prévenue, ... il y avait quelqu'un qui n'était pas sûr, une infirmière normande, oui, une jeune femme, Jeanne, qui avait vingt et quelques années. Il y avait Maria, l'Autrichienne, il y avait Maria Mertens, qui était belge, il y avait Lucie, Maman Odile et moi. Nous étions cinq. Alors moi, j'avais pris la place d'une fille qui était là depuis quelques temps, qui était condamnée à mort, Lulu. Elle était communiste. Son mari avait été fusillé au Mont Valérien. On ne l'avait pas fusillée parce qu'elle attendait un enfant. Et, trois ou quatre jours avant que je n'arrive, on l'avait ... elle avait pris les douleurs pour accoucher et elles avaient tant tapé dans le noir à la porte ... enfin (Mahler ??) était arrivé. Il avait compris et il l'avait fait descendre à l'infirmierie. Et puis, elle avait eu son bébé ...

M.W. :

Dans cette cellule-même ?

C.R. :

Non, à l'infirmierie de Fresnes. Et elle avait eu l'enfant, un petit garçon qu'elle avait appelé Pierre. Et on lui avait dit : "Quel autre nom ?" et elle avait dit : "Pierre le Fresnois." Fresnois, de Fresnes. De façon, ... elle ne savait pas ce qu'il allait advenir d'elle ... mais que quelqu'un peut-être le reconnaisse après. Et puis, elle avait été fortement endommagée en accouchant, ouverte. On ne l'avait pas soignée, alors, elle avait une forte température. Et tous les matins, passait la Schwester. Ce sont les infirmières allemandes, avec un petit éventaire comme les ouvreuses dans les cinémas, et toutes les fois, Maman Odile disait : "Lulu est malade ... krank, krank."

Elle était désolée, c'était une jeune fille charmante et elle donnait toutes les fois un comprimé d'aspirine. Alors, Lulu le prenait, elle la remerciait et elle lui disait : "Où faut-il le mettre, là ou là ? Et finalement, elle avait tellement de fièvre qu'on l'avait ramenée à l'infirmerie et c'est moi qui suis entrée à sa place. Donc, le mardi suivant, je l'ai attendu avec impatience, d'autant plus que le dimanche matin, il y avait eu une messe annoncée dans une cellule. La recommandation était de ne pas parler du tout, autrement la messe serait annulée et même des représailles pourraient avoir lieu contre le prêtre, qui était allemand et soldat. On voyait ses bottes sous son aube. Et je me suis rendue à la messe et j'ai vu Madame Hartmann. Je me suis dirigée à petits pas vers elle, petit à petit, on a pu échanger quelques mots. Elle m'a dit : "Catherine, c'est désolant, mon mari a été torturé, c'est effroyable, effroyable." Je suis revenue dans ma cellule, vraiment moi aussi torturée parce que c'était un homme bon qui acceptait en principe ce qu'avait décidé sa femme. Lui, aurait-il accepté ce bureau d'un réseau chez lui ? Je ne sais pas. Il était très patriote mais c'était fort important d'avoir un réseau chez soi. Et je ne savais pas quoi faire, je n'avais qu'un espoir, c'était cette rencontre avec cet homme qui m'avait manifesté quelque bonté. Alors, le mardi matin, on est venu nous chercher à cinq heures. La porte. "Madame Roux au tribunal." J'étais prête, bien sûr. J'étais frétilante d'impatience. On m'a conduite ... On faisait le tour des prisons de Paris ; La Santé, la Roquette, qui est maintenant ... détruite, la petite Roquette, et puis, nous sommes arrivés rue des Saussaies. Au quatrième étage, dans le même bureau que j'avais déjà vu. Je ne m'attendais pas à ????. J'avais envie de lui sauter au cou. Et pas du tout. On me jette dans un cachot tout noir. Alors, habitude, avec les mains, j'ai tâté le sol pour voir s'il n'y avait pas de .... Je ne connaissais pas la rue des Saussaies. Je ne savais pas que c'était le Ministère de l'Intérieur. Et puis, j'ai tâté les murs, je me suis mise dans un coin et j'ai entendu une voix très distinguée qui faisait : "Hum, hum." Je me suis dit : "Tiens, Je suis avec un curé." Alors, j'ai dit : "Je m'appelle Catherine Roux, j'ai été arrêtée le 22 février. "Ah, mon enfant, venez, je suis attaché. J'ai une boîte d'allumettes dans ma poche." Alors, je me suis approchée, en effet, j'ai trouvé une soutane et j'ai pris la boîte d'allumettes et j'ai craqué une allumette et j'avais un prêtre devant moi, c'était le Père (Riquet ??). Il avait les mains liées derrière le dos. Il m'a dit : "J'ai aussi du sucre." Alors, on a partagé un morceau de sucre, parce qu'on parlait de Fresnes sans rien, n'est-ce pas, pour la journée. Et il y avait une autre femme, qui s'appelait ... son nom va m'échapper ... un très beau nom ... il y en a encore ... Madame (Bertier de ??). Elle m'a dit : "Ma petite, je suis là depuis un an. Si je puis vous donner un conseil, dites n'importe quoi, mais parlez tout le temps devant les Allemands.

Ils vous tueront sous les coups si vous ne dites pas un mot. Cachez tout ce que vous pouvez et dites n'importe quoi. Et nous avons attendu très longtemps, parce que, finalement, ils arrivaient à des heures tout à fait administratives, vers huit heures et demie ou neuf heures. On est venu me chercher pour me conduire dans ce bureau que j'avais vu, ... dans l'autre, celui où étaient mes amis arrêtés. Moi, j'étais dans le bureau à côté. Et il y avait là deux pétulants jeunes gens, mauvais comme la gale, qui avaient entre les mains un grand sac avec lequel j'avais été arrêtée, un sac rouge, et qui sortaient ... je voyais mon poudrier qui volait en l'air ... ("Tu n'en auras plus besoin.") ... mes cartes d'alimentation ... ("Tu n'en auras plus besoin.") ... j'avais une petite édition qui existait à ce moment-là ... qui avait à peu près 10 sur 8 ... qui s'appelait les éditions lac, (I, A, C) et j'avais une anthologie des poètes et une histoire de France. Ils ont (??) l'histoire de France, ils ont mis l'anthologie des poètes sur le bureau et j'ai sauté et je l'ai reprise. Et ils me l'ont laissée. Comme quoi, j'ai regretté mon histoire de France, qui était réduite, inutile de vous le dire. Et je me demandais ce que j'allais faire avec ces deux individus et puis, tout à coup, la porte s'est ouverte et (Lohrer ??) est entré. Alors, je suis allée de confiance vers lui, il m'a fait installer. Il y avait une fenêtre, dans l'angle, il y avait une table et une jeune fille avec une machine à écrire qui tapait tout ... pour la déposition. C'était beaucoup plus ... comment dirais-je ... administratif et légal que les premiers contacts, n'est-ce pas ? Alors, nous avons parlé et (Lohrer ??) m'a dit : "Vous ne pouvez vraiment pas nous décrire (Enghien ??) ? Alors, j'ai dit : "Non, je ne peux pas, vous comprenez." Il me dit : "Oui, bien sûr, je comprends, mais cela arrangerait beaucoup votre affaire." Et je lui ai dit : "Pensez-vous vraiment que mon affaire puisse être arrangée ?" Alors, il a hoché la tête et l'interrogatoire a repris, et, fidèle à ce que m'avait dit Madame (Bertier de Coligny ??) ... je cherchais ce nom célèbre ... j'ai parlé beaucoup. J'ai parlé d'un tas de choses. Lui aussi. Cela l'a amené à parler. Et il m'a dit des choses. D'abord, il s'est confié. Il m'a dit : "Je vis depuis vingt-cinq ans en France, ce qui explique mon accent parfait. On m'a envoyé ici dès après la guerre ... enfin, quelques temps après la guerre, et j'ai une usine de décolletage dans ..., c'est pour les petites pièces d'acier ... au nord de Nice. Je suis marié avec une Française. Alors, tout de même, il faut dire des choses solides, Catherine. Voyez mes mains." Il me montre ses mains et il avait des petites croix de sparadrap partout. Il me dit : "Savez-vous ce que c'est ?" Je dis : "Des pansements ?" "Oui, et bien, ce sont des choses que je me suis faites en frappant (Sonlar ??)." J'ai dit : "Mais alors, c'est lâche parce que vous êtes libre et fort et lui, il est enchaîné." Alors, on est revenu sur Enghien et je lui dis : " Ecoutez, il y a une raison sentimentale, je ne peux pas vous parler d'Enghien car il est mon amant."

Alors, il a éclaté de rire. Il ne me croyait pas du tout. Je lui ai dit : "De toute façon, tout ce que vous dirai sera moins important que ce que j'ai, moi, décidé de vous dire." "Mais je vous en prie, Catherine, parlez, parlez." Je lui dis : "Bon. Et bien, je vais vous dire une chose, c'est que les enfants Hartmann me détestaient. Leur mère avait amené le danger sous leur toit. Ils n'étaient pas d'accord du tout avec ma présence dans leur maison et vraiment, tout ce qu'ils pouvaient faire pour me déplaire, ils le faisaient, et, s'ils ont été arrêtés, j'en suis vraiment désolée mais je vous assure que ce n'est pas de leur libre consentement." Alors, toujours à cette messe, Madame Hartmann m'avait glissé : "Songez, Catherine, on a trouvé des papiers dans les affaires de Jean et de René et dans les affaires de Michelle." Michelle était la jeune fille. Alors, il me dit : "On a trouvé des papiers chez eux. Où étaient-ils ?" Très vite, j'ai dit : "dans les affaires de Jean et de René, bien sûr." "Ah, et où encore ?" "Dans les affaires de Michelle." Alors il dit : "Et dans quelles affaires ?" Comme on nous avait donné cette pièce, Michelle ne dormait plus dans cette pièce qui était sa chambre. Je réfléchis où il y avait quoi que ce soit qui pût ressembler à un lit, je dis : "Dans le salon. Michelle dormait dans le salon." Il ne répond pas mais il fait un signe affirmatif. Il me dit : "Et dans quoi ?" Je ne savais pas dans quoi cela pouvait être. Je revois le salon que je connaissais bien parce qu'ils me recevaient fréquemment et il y avait deux grandes fenêtres et dans cet angle, à la place dessous le radiateur, il y avait une petite commode Louis XV. Je dis : "Dans la commode Louis XV, près de la fenêtre. Dans un des tiroirs." Alors, il tire son propre tiroir, il sort une trousse d'écolière et il me dit : "Là-dedans ?" Et j'étais sans voix. C'est moi, à mon tour, qui ai fait un signe de tête. Alors, il s'est levé et par-dessus la table, il m'a tendu la main et il m'a dit : "Merci pour eux, Catherine, je vais les libérer." Et ils ont été libérés ; dix-neuf, vingt et vingt et un ans, une pâture idéale pour les camps de concentration. Alors, tout ça nous avait amenés très loin dans la matinée car il y avait eu maintes et maintes questions, et puis, il m'avait parlé de l'Allemagne, de la situation de l'Allemagne. On avait ... je vous l'ai dit, d'ailleurs, nous avons revu tout le contentieux franco-allemand depuis la guerre de 14-18, que je connaissais bien, et il est parti. Mais avant de partir déjeuner, il a donné des ordres en allemand à la jeune fille et elle est revenue avec un plateau. Il y avait un bol de café au lait, deux tartines de beurre et du saucisson. Alors, avec un air de reproche comme je saurais vous traduire maintenant, je l'ai regardé comme ça, raidie sur ma chaise. Il y avait aussi une cigarette et des allumettes. Et il a compris ce que je pensais. Alors, il s'est levé, il a bu d'un côté du bol, il a coupé un morceau de pain, il a tranché un morceau de saucisson, et il a partagé la cigarette en deux et il m'en a laissé le choix.

Voilà. Alors, il est rentré un peu plus tard. Il m'a dit : "Je pense que vous devez manquer de beaucoup de choses en cellule." J'ai dit : "Oui." Il m'a dit : "Bien. Je vais donner des ordres, on va vous rapporter une valise, avant votre départ." En effet, on m'a rapporté une valise. On avait pensé à tout, on avait ... une robe de chambre, une chemise de nuit, des petits linges, ... à l'époque, on portait encore des petits linges pour les moments venus, ... du linge, enfin des tas de choses. Il m'a dit : "Je vous reverrai un peu plus tard." Ça a d'ailleurs été une minute, une entrevue, une autre entrevue, un autre jour et puis, ça a été terminé pour moi. Je n'ai plus eu d'interrogatoire. La dernière fois, d'ailleurs, je lui ai joué un très méchant tour. Nous redescendions à pied, l'ascenseur ne fonctionnant pas ou étant occupé, et, au dernier étage, pour aller jusqu'en bas, on arrivait dans une immense salle qui était une sorte de hall, qui doit être maintenant ... je n'ai jamais revu la rue des Saussaies ... et dans cette salle, il y avait toujours des bottes de paille pour ceux qui arrivaient de nuit et qui restaient là jusqu'au lendemain matin où on les prenait en charge. Et, au dernier étage, je me suis jetée par terre et j'ai dégringolé. Alors, il était fort ennuyé, il m'a ... je n'étais pas lourde à l'époque ... il m'a relevée dans ses bras, il m'a conduite, et il avait abaissé une botte de paille et il m'a posée là ... il y avait un murmure de réprobation de tous les prisonniers qui étaient ici, épouvantable. Il est parti sans se retourner.

M.W. :

Mais vous êtes partie avec votre valise ?

C.R. :

Alors, de là, il y a eu encore quelques jours en prison et puis, une de mes compagnes, Maria Mertens, qui avait été arrêtée pour rien ... c'était une blanchisseuse qui allait par un petit train de banlieue, près de Lyon, livrer son linge, on a reconnu d'ailleurs que ça avait été une erreur et puis on l'a libérée avec sa fille ... Alors, j'avais mon petit livre "La prière du prisonnier" et je l'ai marqué entièrement, avec des petits points pour souligner des phrases que je voulais qu'on reconnaisse. Et je lui ai surtout dit et répété, et répété, sans cesse, le soir, lorsque Jeanne, la Normande dormait : "Il faut aller chez ma mère, telle adresse, lui dire d'aller à mon ancien bureau, demander tel nom et que ce camarade transmette ce que j'ai à dire, qu'on connaît un tel, un tel, un tel, que tels endroits ne doivent plus être fréquentés." J'avais donné en tout, avec l'adresse de ma mère, huit adresses et elle l'a fait. Quand je suis ...

M.W. :

Sans avoir vraiment participé avant, n'est-ce pas ?

C.R. :

Pas du tout. Elle a fait un acte gratuit et dangereux.

M.W. :

Comme ça, vous avez pu ...

C.R. :

Mais ma mère le savait, savait notre arrestation dès le jour de notre arrestation parce que nous sommes donc descendus, (Sonlar ??) et moi, attachés avec les mêmes menottes et c'était l'heure où nous avions rendez-vous avec Bernard de (Chaloron ??), (Magalon ??). Et devant le lycée qui était en face, le Lycée Malesherbes, il faisait un petit peu les cent pas, ce qui l'avait conduit rue Viète et il nous a vus partir. Et c'est une chose qui m'a donné une arme formidable à la Gestapo parce qu'il ... ça a été une réaction qu'il n'a pas pu contrôler ... il s'est jeté au milieu de la rue, il est venu vers nous en criant. Nous avons deux Allemands avec des armes derrière nous. Alors, ils l'ont chassé à coups de bottes. Alors, à Franz, je lui ai dit, quand nous sommes revenus de la Gestapo où ça allait très, très mal pour moi, j'ai ri à ce moment-là. Je lui ai dit : "De toute façon, même si je vous disais la moindre chose d'utile, ça ne vaudrait rien car on nous a vus arrêtés ce matin." Notre grand patron était là, sur le trottoir d'en face et vos hommes l'ont chassé à coups de pied. Demandez-leur si je mens.

M.W. :

Il a dû être furieux.

C.R. :

Ça a été le moment de ... dans l'état où j'étais ...

M.W. :

revanche

C.R.:

Oui. Notre retour a été ce qu'il a été. Evidemment, nous étions trop peu nombreux pour faire une action marquante dans le pays. Nous étions partis largement plus de deux cent mille et je pense d'ailleurs qu'il est difficile de chiffrer. Ce n'est pas chiffrable. Nous sommes revenus, par contre, ce sont là les statistiques du Ministère, 32.500. On peut dire, trente-neuf ans plus tard, que nous devons rester peut-être bien 20%. Encore ne faut-il pas se tromper car on a ajouté à nos rangs des gens qui le méritaient bien, c'est-à-dire, tous les évadés, prisonniers de guerre, tous ceux qui ont tenté deux, trois, quatre, cinq et même six évasions et qui ont donc été mis dans des forteresses qui étaient à peu de chose près, ...

qui avaient la rigueur des camps de concentration. D'ailleurs, très peu sont survivants. Il y a eu entre autres (Kodice ??), qu'un feuilleton anglais a largement fait connaître, il y a eu beaucoup d'autres forteresses, et il y a eu surtout le camp de (Yavaruska ??), où, je crois, il y a encore moins de survivants ou autant qu'à (Flossenbürg ??) qui a été parmi les camps les plus meurtriers, ainsi que (Neuengam ??) Donc, nous sommes rentrées en petit nombre. Cependant, chacune des nôtres a repris une vie ... je ne sais pas si elle l'a réorientée ou si ses études précédentes, sa façon de vivre, son milieu l'y conduisaient, ... beaucoup ont fait des choses fort intéressantes. En tout cas, chacune de nous, avec des mots simples, avec des relations modestes, chacune a essayé de transmettre quelque chose, un message et de transmettre une idée vivante. Vraiment, les mortes ne sont pas mortes car nous en avons toujours parlé. Leurs noms sont souvent évoqués et leurs actions. Des timbres, d'ailleurs, ont été faits à leur effigie. La France a été, disons les choses, pour une fois, (bien ??) ... spécialement reconnaissante pour ces volontaires de la Résistance. Nous n'étions pas des combattants comme les autres. Nous n'avions été préparés en rien. Nous avons été jetés dans la Résistance sans aucune arme, sans aucun moyen de défense, avec seulement toute notre foi et tout notre enthousiasme, jeunes ou vieilles. Je parle dans ce petit livre que vous allez découvrir de Madame Bertrand (de la Prade??) qui avait 87 ans et qui prêtait son téléphone et son appartement, et de tant d'autres. La Colonelle (Roboule ??), dont la nièce, une comtesse dans les environs de Bordeaux, m'a écrit : "Je suis étonnée de voir le nom de ma tante, dont je n'ai rien su, dans votre livre." Elle est partie avec nous, elle avait 78 ans et elle était la plus optimiste de nous toutes. Elle est morte d'ailleurs tout de suite en juillet et c'est une bonne chose que le bon Dieu lui a accordée là parce que la suite a été ... elle n'aurait pas quitté Ravensbruck et tout a été déplorable. C'est vous dire que chacune s'est sentie vraiment un peu missionnaire. Nous avons eu toutes beaucoup de choses à dire et à faire. On a voulu essayer, beaucoup le font encore ... vous êtes témoin de toutes les actions qui ont lieu, de tout ce qui se dit, des colloques, des réunions, des expositions dans tous les coins de France. A l'occasion de ce petit livre ... nous l'avons signé dans dix-huit livres ... il y a eu des manifestations chaque fois, des expositions. On a parlé, on a fait venir la télévision et je dois vous dire, c'est purement personnel, mais Jeannette et moi, nous étions aussi timides l'une que l'autre, petit à petit, nous avons d'abord entendu beaucoup de choses, les recevant la tête baissée, les bras croisés, et peu à peu, on a réalisé qu'autour de nous, il pouvait y avoir des milliers, des dizaines de milliers de téléspectateurs, d'auditeurs et nous avons préparé des choses à dire. Et nous les avons dites pour que d'autres que ceux qui étaient auprès de nous les entendent. Je crois que ça aura été une de nos principales préoccupations, parler et témoigner. Nous le faisons encore. Comme dit Geneviève De Gaulle, notre présidente : "Tant qu'il y en aura deux de vivantes, il faudra que l'une parle et aille soigner l'autre."